

La mer sombre et lumineuse d'Enrique Ramírez

Entretien avec **Enrique Ramírez** réalisé par **Isabelle Renard**, cheffe du service des collections et des expositions.

Enrique Ramírez, né à Santiago au Chili en 1979, ne cesse, depuis 2010, de voyager et de travailler entre la France et le Chili. Croisant photographie, vidéo et installation, il compose une œuvre politique et poétique qui questionne le sens de l'image et son pouvoir. Une œuvre hantée par la mer, cette mer qu'il a beaucoup sillonnée avec son père, fabricant de voiles de bateaux sous la dictature de Pinochet. Espace mémoriel, la mer devient pour l'artiste métaphore des voyages et des exils mais aussi des conquêtes, des flux migratoires. De nombreuses expositions personnelles et collectives lui sont consacrées en France et à l'étranger. En 2017, il participe à l'exposition *Viva Arte Viva*, orchestrée par Christine Macel pour la 57^e Biennale de Venise. Son travail fait partie de nombreuses collections publiques et privées dans le monde – MoMA, New York (États-Unis), Museo de la Memoria y los Derechos Humanos, Santiago (Chili), Macba, Barcelone (Espagne), MNHI, Paris (France), Kadist Foundation, San Francisco (États-Unis), Collection Lemaître, Paris (France), Collection Salomon, Paris (France)... Finaliste du Prix Meurice en 2014, Enrique Ramírez est lauréat la même année du Prix Découverte 2013 des Amis du Palais de Tokyo. Il est nommé pour le Prix Marcel Duchamp 2020.

Isabelle Renard: Tu es né au Chili en 1979 où tu poursuis d'abord des études musicales et de cinéma. Puis tu décides de suivre, en 2007, la formation artistique, audiovisuelle et multimédia du Fresnoy. Peux-tu nous expliquer ce choix ? Est-ce la raison principale de ta venue en France ?

Enrique Ramírez : En fait, je suis arrivé au Fresnoy car j'avais gagné un prix à la Biennale de vidéo et de nouveaux médias à Santiago. Le directeur, Néstor Olhagaray, était l'un de mes professeurs à l'université et c'est vraiment lui qui m'a ouvert le monde de l'art... Moi, j'étudiais la musique et le cinéma, et il m'a suggéré de montrer mon travail dans un milieu un peu plus expérimental. En 2006, j'ai gagné le premier prix de cette Biennale qui correspondait à une résidence au Fresnoy... C'est comme cela que j'ai découvert le studio où j'ai passé 3 mois. J'ai proposé un tout petit projet mais c'était génial pour moi, car je découvrais le lieu et la France. C'est la première fois que je venais en Europe. À la fin de ma résidence, j'ai décidé de postuler en tant qu'étudiant au Fresnoy et, heureusement, ils m'ont choisi !



► Enrique Ramirez, *La Casa*, série *Cartografía para navegantes de tierra*, 2013. Vidéo, son, verre gravé, boîte-cadre. © Musée national de l'histoire de l'immigration - Inv. 2018.8.1.

I. R. : *C'est donc la France qui t'a choisi!*

E. R. : Voilà, et après je suis resté. Toutefois, j'alterne entre les deux pays. Je suis une grande partie du temps au Chili. J'essaie de rester latino-américain ! J'ai toujours des projets là-bas et fais presque tous mes tournages au Chili. En fait, c'est un peu comme un point de départ pour tous les projets, pour tout.

Pour le moment, je suis chilien, résident de longue durée en France. Après, je peux demander la nationalité, ce que je compte faire.

I. R. : *Tu ne cesses de voyager entre le Chili, la France et aussi la Belgique, à Bruxelles, où tu as un atelier. Tu éprouves toi-même l'expérience du déplacement et des migrations qui sont au cœur de tes sujets?*

E. R. : Le déplacement fait vraiment partie de mon travail... être un peu divisé entre deux continents. Lorsque je suis en Amérique du Sud, je me sens un peu étranger maintenant, et quand je suis en France, je me sens aussi un peu étranger.

I. R. : *Une sorte de « double absence », n'être plus tout à fait de là-bas et pas tout à fait d'ici non plus? Être dans un « entre-deux »?*

E. R. : Oui, c'est un sentiment qui avant me dérangeait beaucoup et puis, petit à petit, j'ai compris que cela faisait partie de ma vie, de mon travail, de ce que je suis. Cela amène aussi à une certaine façon de vivre, de voir les choses, d'habiter les villes, de comprendre le monde. C'est un choix mais aussi une chance si on le prend du bon côté ! Mais c'est tout de même un déracinement.

I. R. : *La période de confinement que nous vivons actuellement¹ doit être d'autant plus difficile que tu ne peux plus voyager entre tes deux pays ?*

E. R. : C'est une période qui fait réfléchir, beaucoup... Cela donne du temps mais, en même temps, c'est difficile de ne pas savoir quand tu pourras repartir de l'autre côté. Je suis habitué à beaucoup voyager et, comme de nombreuses personnes, j'avais un calendrier très rempli ! Mais en même temps, c'est beau... enfin..., c'est horrible et beau en même temps ! Horrible à cause de tous les morts et du cauchemar économique que cela engendre. Mais il y a aussi quelque chose qui nous dit qu'il faut s'arrêter quand même ! Je n'aurais jamais pensé vivre un moment comme celui-ci..., c'est comme dans un film de science-fiction !

I. R. : *Ton œuvre est irriguée par la mer. Que représente-elle pour toi ? Un lieu d'échanges et de circulations ? Une métaphore du voyage ?*

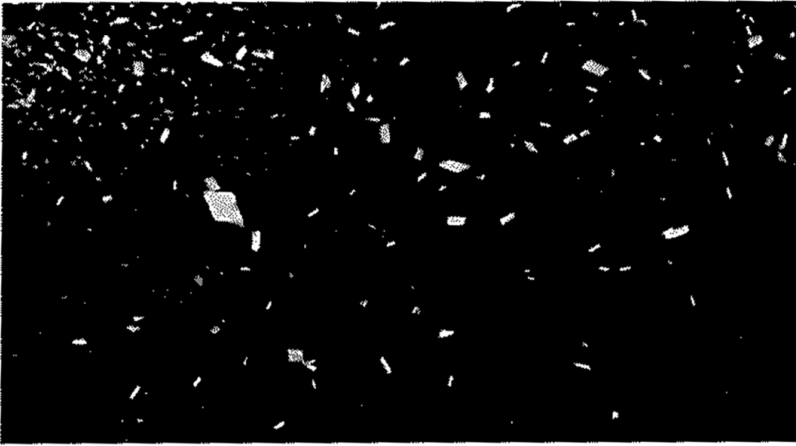
E. R. : Oui, c'est peut-être ce dont nous parlions : cette double absence, cette idée de déracinement, et en même temps l'idée de voyage. La mer, c'est aussi la présence d'une instabilité. Cela me ramène beaucoup à ce que j'essaie de représenter dans mon travail : on n'est jamais certain de quelque chose. L'idée de tangage, de fluidité, de quelque chose qui est vivant, tout cela est aussi une représentation de la vie. C'est très important de comprendre la mer. On ne sait pas comment elle sera dans une heure, ou demain. En fait, c'est toujours un défi et j'aime beaucoup avoir des défis dans les échanges artistiques. Et, bien entendu, la mer évoque l'idée du déplacement, de l'émigration. C'est quelque chose de très concret, de très important dans l'imaginaire d'aujourd'hui. Ce lieu d'où vient une grande partie de l'émigration... qui n'arrive pas vraiment à traverser.

I. R. : *Le Musée national de l'histoire de l'immigration a acquis, en 2018, deux de tes œuvres. La casa² nous emmène dans les incertitudes de la traversée. On perçoit une maison, que l'on quitte ou que l'on rejoint, construite telle « une île flottante pour ne pas être nulle part ». Est-ce là ta vision du départ ? Une allégorie de la migration ?*

E. R. : Oui, c'est tout à fait une allégorie de l'émigration mais aussi, à nouveau, de l'idée de déracinement, de trouver le lieu où vivre. C'est l'envie de partir... sans savoir où. La casa représente également un lieu où l'on se sent protégé. Il s'agit d'une petite œuvre très intime. Il faut la regarder seul. Elle incarne l'idée de rencontrer sa propre maison, ses propres peurs, ses envies ou ses rêves. Qu'est-ce qu'une maison ? C'est un lieu qui flotte, qui est instable...

I. R. : *Cette instabilité dont tu parles peut être reliée à ce que l'on vit aujourd'hui, dans cet état de confinement où chacun tente de recréer une sorte de cocon...*

E. R. : Oui, aujourd'hui, cette œuvre prend aussi un autre sens. Je ne sais pas si l'on peut la relier à cela, mais c'est vrai que l'on se sent dans une grande insécurité. Tout est instable, et la nature suit son chemin...



► Enrique Ramirez, *La Gravedad*, 2015. Vidéo, couleur, son, 11'26". © Musée national de l'histoire de l'immigration.

I. R. : *Tout comme l'exilé, l'abri vogue sur l'océan, dans l'attente de rives meilleures. La casa sonde-t-elle le prélude d'une nouvelle vie ? D'un nouvel horizon ? Où est-ce une illusion ?*

E. R. : C'est parfois une illusion. Finalement, voyager c'est presque une illusion. La maison est aussi une illusion... Une invitation à aller ailleurs. Cette maison voyage dans la nuit, au milieu de rien (aujourd'hui, je pense que l'on se retrouve un peu comme cela), c'est une illusion. Elle nous rappelle que, dans un monde très instable, la maison, fixée à la terre, ne le sera peut-être pas demain. C'est une prise de conscience que les choses peuvent bouger, changer.

I. R. : *Elle nous met face à l'extrême fragilité des choses...*

E. R. : Oui, la mer nous fait sentir que nous sommes très fragiles face à la puissance de la nature.

I. R. : *En 2015, tu as réalisé la vidéo La gravedad qui fait directement référence à l'histoire du Chili. Elle remémore les années noires de la dictature. Peux-tu nous parler de cette œuvre dans laquelle des milliers de petits papiers blancs planent, virevoltent, chutent dans une immensité noire ?*

E. R. : *La gravedad* est une vidéo tournée au Chili dans le parc O'Higgins, un parc utilisé pour plusieurs manifestations, mais surtout pour des parades militaires. J'avais envie de travailler autour de la mémoire chilienne mais sans parler directement de la dictature. J'ai pensé aux tracts blancs qui ne disent rien. Pour traduire l'idée que les voix, les gens qui ont vraiment lutté contre la dictature ont été censurés, tués. Ils ont disparu. J'ai pensé à la notion de persistance... car un seul tract ne fait rien mais 30 000 font beaucoup ! J'avais donc cette obsession de lancer des tracts blancs pour qu'ils puissent représenter des âmes ou des étoiles, et rappeler que ceux qui ont disparu sont dans le ciel. La vidéo s'appelle *La gravedad* car ce sont des tracts qui tombent du ciel et nous ramènent à la gravité des choses que l'on a vécues pendant la dictature. C'est une pièce très simple mais, si on connaît l'histoire politique du Chili et de l'Amérique latine, on peut d'une certaine façon la raccorder à toutes ces idées qui ont été lancées pour tenter de changer les choses. Ces propositions qu'avait faites Salvador Allende : un pays où l'éducation et la santé seraient gratuites... Cette œuvre, c'est d'une certaine façon une représentation de la

festivité, de ces rêves qui finalement se sont échoués, *La gravedad*, ce sont des étoiles qui tombent, disparaissent, laissent un ciel noir, mais c'est aussi l'image de la festivité qui est là, dans l'air, avec des idées qui bougent et continuent d'exister. L'énergie insufflée est toujours présente.

I. R. : *Je voulais revenir sur cette idée de mémoire avec une question peut-être plus intime. Comment ta famille et toi-même avez vécu ce temps de la dictature ?*

E. R. : Ma famille l'a vécu de manière très paradoxale. Mon père, au départ, était pour le gouvernement militaire, ma mère contre. Moi, je suis né dans cette dictature et cela a constitué un moment très important dans la vie de ma mère. Mon père n'avait plus de travail à l'époque, il a commencé alors à construire des voiles de bateau. Un certain nombre de leurs amis ont disparu à ce moment-là. Mon père pensait qu'ils étaient partis alors que ma mère soutenait qu'ils avaient été tués. C'était deux points de vue totalement différents. En fait, nous habitons loin du centre-ville, nous étions ainsi très protégés, très enfermés. Ma génération a commencé à prendre un tout petit peu conscience de tout cela au début du lycée – je devais avoir 13 ou 14 ans –, au moment des élections et du vote pour ou contre le maintien de Pinochet en tant que président. C'est à l'avènement de la démocratie que l'on a vraiment commencé à comprendre les choses. Cela s'est fait progressivement, car les informations sortaient peu à peu. Même mon père a reconnu que ce gouvernement militaire faisait des choses pas claires, pas correctes. Il a commencé à avoir des doutes et à ne plus croire en lui.

Moi, j'avais la sensation d'être né dans une ville grise puis je me suis aperçu qu'il y avait des couleurs à Santiago ! À nous de choisir quelle couleur nous souhaitions ! Dans cette ville qui donnait l'impression de n'avoir pas beaucoup de vie, on a commencé à retrouver différentes couleurs, différents points de vue, avec des gens qui s'habillaient autrement. C'est donc à la fin du lycée et à l'université que j'ai vraiment réalisé ce qu'avait été la dictature. J'ai rencontré de nouveaux amis qui avaient des opinions différentes.

I. R. : *La gravedad représente des tracts politiques effacés, des voix qui ont été tuées ou encore des étoiles et des âmes, mais l'œuvre fait également référence à ces corps jetés dans l'eau pendant la dictature ?*

E. R. : Oui... des corps qui tombent à l'eau. Cela fait référence aux « vols de la mort » mis en place lors des méthodes de répression de ce qu'on appelait l'« opération Condor ».

I. R. : *La gravedad est une œuvre en dehors du temps qui traite de la disparition et de l'absence. Disparition des corps au temps de la dictature chilienne mais aussi, aujourd'hui, effacement tragique des destinées contemporaines ?*

E. R. : Oui, c'est la polysémie de cette pièce. Je pars souvent du Chili dans mon travail, mais l'important est que mes œuvres évoquent aussi d'autres problématiques liées au point de départ. *La gravedad* invoque ces questions autour de l'immigration. Comment effacer ces problèmes ? Pour les effacer, il ne faut plus les voir, les faire disparaître. La situation des migrants en ce moment est catastrophique. Le coronavirus devient une excuse pour fermer les frontières,

pour ne plus laisser passer les gens. Je peux comprendre les dispositions mises en place mais ça devient une arme à double tranchant. Oui, *La gravedad* fait référence à toutes ces âmes disparues en mer, hier et aujourd'hui.

I. R. : *Dans ton travail, la mer, si présente, est inlassablement traitée dans sa double acception. Point de fuite, ligne d'horizon et d'espoirs, elle est aussi avatar tragique du sort de milliers de migrants. À la fois mer d'espoir et mer de mort ?*

E. R. : Oui, cela me fait penser à quelque chose que je n'ai jamais montré. *La gravedad* faisait partie du projet de *Los durmientes*³, triptyque vidéo présenté au Palais de Tokyo. Pour ce travail, j'ai effectué beaucoup d'interviews de Chiliens qui avaient perdu un membre de leur famille dans la mer, pour des raisons politiques, au moment de la dictature. Lors de ces interviews que je n'ai jamais dévoilées, je voulais comprendre leur relation avec la mer. Car la mer peut être très belle, onirique, avec ses couchers de soleil... mais elle peut aussi être source de peur. Peur de sombrer justement dedans. Les familles que j'ai interviewées évoquaient cela. Je me souviens de cette femme dont le mari avait disparu – il avait été lancé en mer pendant la dictature – et dont le fils, qui entretenait de fait une relation très forte, très puissante, avec l'élément aquatique, est devenu sauveteur en mer. J'ai recueilli beaucoup de récits sur cette relation complexe avec la mer, à la fois obscure et lumineuse. Cette autre histoire aussi d'une femme dont le mari avait disparu et à laquelle l'État chilien avait confirmé qu'il avait été lancé en mer. Cette personne me racontait de quelle façon elle avait souhaité organiser avec sa famille une petite cérémonie en jetant des fleurs à l'eau. Mais soudain, la mer était devenue très violente, tout comme les vents. La mer ramenait toujours les fleurs vers la terre. Des années plus tard, un membre du gouvernement l'a appelée lui révélant qu'ils s'étaient trompés : le mari n'avait jamais été jeté à l'eau. Cette femme était persuadée que le mari avait tenté de leur faire comprendre qu'il n'était pas dans la mer, en renvoyant les fleurs aux rivages...

Alors oui, effectivement, la mer doit être observée dans sa complexité, son ambivalence, dans son clair-obscur, et c'est ce que j'aime beaucoup aussi.

I. R. : *Ces histoires sont vraiment très fortes, très émouvantes avec cette mer, lieu de survie quand tu pars, mais aussi sarcophage. Dans l'exposition *Persona grata*⁴, nous avons montré la pièce N° 3 (Voile migrante). Il s'agit d'une voile enchâssée dans vingt cadres.*

E. R. : J'ai réalisé cette voile pendant une performance de 12 jours, lors du festival *Hors Pistes*⁵ au Centre Pompidou. C'est une voile de bateau que j'ai construite, découpée, encadrée et exposée à l'envers. C'est une sorte de représentation de

3. *Los durmientes* (2014, triptyque vidéo) relate un épisode particulièrement effroyable de la dictature chilienne lorsque les victimes étaient jetées à la mer depuis des hélicoptères attachées à des traverses de chemin de fer.

4. Présentée au Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris du 6 octobre 2018 au 20 janvier 2019.

5. *Traversées*, 2017. Commissaires : Sylvie Pras et Géraldine Gomez, *Hors Pistes*, Centre Pompidou, Paris.

l'Amérique du Sud inversée mais cela peut figurer aussi un bateau échoué. Cela permute l'idée de la cartographie et du point de vue selon lequel nous regardons le monde.

I. R. : «*Nous*», c'est-à-dire le Sud qui regarde le Nord ?

E. R. : Oui, c'est un peu l'idée de Joaquín Torres García, constructiviste uruguayen qui a renversé la cartographie de l'Amérique pour signifier qu'il faut arrêter de regarder vers le Nord. Notre Nord, c'est le Sud. C'est une idée que j'aime beaucoup.

I. R. : *Cette voile mesure 4,82 mètres ? Que symbolise-t-elle précisément ?*

E. R. : Lorsque j'ai commencé à travailler sur ce projet, j'ai cherché les chiffres officiels – ils ont beaucoup changé entre-temps – mais, à ce moment-là, on parlait de 4 820 morts noyés en Méditerranée en 2016, ce qui correspond exactement à la taille de la voile (4,82 mètres) que j'ai décidé de construire.

I. R. : *Dans cette œuvre, tu convoques les multiples significations de l'objet, à la fois drapeau flottant, repère, source d'informations. Mais n'est-ce pas avant tout la métonymie absolue du migrant et de ses déplacements ?*

E. R. : C'est une représentation du déplacement et de ces déplacements échoués... C'est pour cela aussi que la voile est à l'envers, comme un drapeau qui flotte dans la mer, abandonné. Un drapeau qui a beaucoup voyagé. Ce sont des signes, des traces de ce que l'on laisse ou que l'on retrouve chaque fois que l'on se déplace.

I. R. : *Une toute dernière question en guise de conclusion. Tu fais partie des nominés du Prix Marcel Duchamp 2020, je suppose que tu es en train de le préparer ?*

E. R. : Oui, tout à fait, même si c'est une situation vraiment difficile en ce moment pour travailler car je ne sais pas du tout où je vais construire les choses que je dois construire. Je pense que je proposerai quelque chose en résonance avec les thématiques qui me tiennent à cœur, la mer et les migrations. Mais je pense aussi que c'est important d'être conscient du monde dans lequel on vit. On ne peut pas ne pas le regarder en face. L'art est une fenêtre pour regarder le monde d'aujourd'hui.

I. R. : *Est-ce qu'un jour tu feras quelque chose sur l'idée de confinement, d'enfermement, de ce que peut signifier une telle situation en termes de déracinement par rapport à un quotidien ?*

E. R. : Oui, c'est certain. Je suis déjà en train de réfléchir à cela pour mes prochains projets... ■